

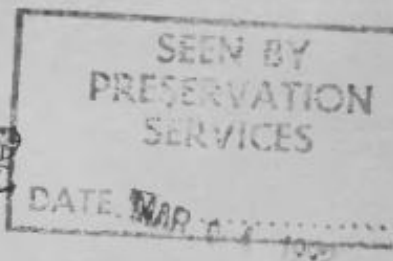
III  
BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE

JEAN GRAVE

LA

# SOCIÉTÉ FUTURE

SIXIÈME ÉDITION



PARIS

P. V. STOCK, ÉDITEUR

(Librairie TRESSE & STOCK)

8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS  
PALAIS-ROYAL

1895

# La Société future

Jean Grave



P. V. Stock, Paris, 1895

Exporté de Wikisource le 09/11/2016



# TABLE DES MATIÈRES

## I. — LE LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION

Ce que durera la révolution. — Transformation progressive de la société. — Inefficacité des révolutions politiques au point de vue résultat, mais servant de point de départ à des idées plus nettes. — Évolution et Révolution. — Les entraves à l'évolution sont des causes de révolution. — Fatalité de la révolution. — La part minime d'influence qu'ont les orateurs et les écrivains sur les mouvements de leur génération. — Longue durée de la période révolutionnaire et ses alternatives de revers et de succès. — La force détruit mais n'édifie pas. — Elle est nécessaire pour résister à l'esclavage. — Les ambitieux seuls, comptent employer la force pour édifier un« société nouvelle. — L'initiative individuelle assurera le succès de la révolution. — Solidarité des travailleurs des villes et des travailleurs des champs. — Instabilité de la société actuelle

## II. — LA RÉVOLUTION ET LE DARWINISME

Darwin, la théorie de la lutte pour l'existence et la science officielle. — Les commentateurs. — Pénurie de vivres et sélection. — Malthus et la pauvreté. — Haeckel et

l'aristocratie. — L'élite de l'humanité ! — Parasitisme de la bourgeoisie. — L'intelligence et la société. — Les arguments des défenseurs bourgeois se retournant contre eux. — La bourgeoisie essayant de justifier son exploitation avec la complicité de la science. — La lutte, facteur du progrès. — Büchner, la lutte et les inégalités sociales. — La solidarité est aussi vieille que la lutte. — La lutte et les proches espèces. — Autre explication de la lutte. — La lutte et l'accroissement du nombre des individus. — L'appui mutuel. — La lutte, source de l'autorité. — L'intelligence de l'homme doit donner une autre orientation à son évolution. — La société actuelle ne favorise pas la sélection des meilleurs. — Autres preuves du parasitisme de la bourgeoisie. — Situation du pauvre dans la société bourgeoise. — Haeckel, Darwin et la sélection militaire. — La force, source du droit. — Justification des réclamations des travailleurs par les propres arguments de la science bourgeoise

### III. — LA LUTTE CONTRE LA NATURE ET L'APPUI MUTUEL

Les sociétés humaines ne doivent pas être un champ de bataille. — Les forces perdues. — Le progrès ennemi des travailleurs. — Pénurie de vivres. — Fausseté de cette affirmation. — Terrains incultes. — Les droits « protecteurs ! » — L'homme peut diriger la culture et l'élevage selon ses besoins. — L'aide mutuelle. — Gaspillages de la société. — Détérioration de la planète et du climat. — Les travaux d'amélioration de la planète. — Irrigation et captation des alluvions. — L'affirmation bourgeoise est la condamnation de son système. — Büchner et la lutte contre la nature

### IV. — LA RÉVOLUTION ET L'INTERNATIONALISME

Les autoritaires de la Révolution. — Solidarité des aristocraties. — La révolution de 89 et l'initiative individuelle. — Le peuple se battait croyant défendre son bien-être. — La révolution de 89 fut acceptée par les républicains de tous pays. — L'Internationalisme doit être effectif. — Les peuples ont des qualités et aptitudes équivalentes et non égales. — Les exploiters n'ont pas de Patrie. — L'Internationalisme est dans les faits. — Un pouvoir ne peut avoir de créance, près des autres gouvernements, qu'en donnant des gages de réaction. — À faits nouveaux, tactique nouvelle. — Le besoin d'affranchissement est universel. — La multiplicité des révoltes forcera les bourgeoisies à fractionner leurs forces. — L'amour de la Patrie n'implique pas la haine de l'humanité

#### V. — LA RÉVOLUTION FILLE DE L'ÉVOLUTION

Inanité des réformes. — Le mouvement réformiste contribue, pour une part, à consolider l'ordre de choses actuel, mais, d'autre part, travaille à le ruiner. — L'opinion publique se fait de la moyenne des idées émises. — Tendance de l'individu à briser les entraves pour vivre son idéal. — Les idées transforment les mœurs, les mœurs transforment l'idée. — Tentatives de réalisation de la société anarchiste. — Les anarchistes veulent réaliser leur idéal dans l'ancien monde. — Des effets perturbateurs que produiraient la réussite des idées nouvelles au milieu de l'ancienne société. — Les associations coopératives ne sont que des écoles d'exploitation. — Les persécutions ne peuvent détruire l'idée. — L'Évolution engendre la Révolution

#### VI. — L'OUTILLAGE MÉCANIQUE

L'outillage mécanique et ses effets néfastes sur le sort du travailleur. — La machine produit plus vite et en moins de temps. — Elle fait baisser l'instruction professionnelle. — Les capitalistes en bénéficient par la facilité de recruter leur personnel. — Dépendance du travailleur. — Remplacement de l'homme par la femme et l'enfant. — Difficultés de l'embauchage. — La question du partage, des richesses. — Les anarchistes ne veulent pas le partage mais la mise en commun. — La richesse produit la misère, l'encombrement des magasins le chômage. — Les conquêtes coloniales. — La débâcle, tout à l'encan. — Les petits industriels et petits propriétaires. — Divisions entre prolétaires, divisions entre exploiters. — Les fautes de la bourgeoisie contribuent à sa ruine. — La révolution est fatale. — L'outillage mécanique doit contribuer à l'affranchissement du travailleur

## VII. — FATALITÉ DE LA RÉVOLUTION

La peur du lendemain. — Le peuple n'ayant pas de contact direct avec le pouvoir, sa crainte en est augmentée. — Échecs des révolutions politiques. — Le peuple, dans sa crainte du lendemain, prête l'oreille à ceux qui lui promettent une transformation pacifique et sans à-coups. — La concurrence politique des individus bourgeois, les fait travailler à la ruine de leur classe. — L'apathie actuelle de la foule ne prouve pas son immobilité future. — Les révolutions sortent des faits et ne s'improvisent pas. — Nécessité de la révolution pour arrêter l'omnipotence de l'Etat. — L'évolution bourgeoise nous mène à l'état social des abeilles et des fourmis. — L'industrialisme et l'élimination de l'élément homme des ateliers. — Les idées les plus belles ne sont réalisables qu'autant que les individus qu'elles peuvent intéresser auront l'énergie d'en vouloir la

réalisation

## VIII. — DE LA PÉRIODE TRANSITOIRE

Des améliorations progressives ! — Logique socialiste. — La masse ne comprend pas nos idées. — La révolution possible pour le moins mais non pour le plus ! — Il faut un pouvoir fort pour guider l'homme. — Les socialistes conservateurs déjà, avant d'être au pouvoir. — Ils ne sont que des politiciens. — La bourgeoisie ne se laissera pas déposséder par des décrets. — Les propagateurs sèment l'idée, les événements décident de ce qui est applicable. — Nécessité d'organiser la production pendant la lutte. — C'est l'initiative individuelle qui décidera du succès de la révolution. — Les besoins guideront les individus dans leur façon de se grouper. — Le milieu et l'individu se modifient mutuellement. — Les révolutions élargissent les facultés de conception de la foule. — Plus l'évolution se fait vite, plus elle accélère la révolution. — Les partisans de l'autorité ne la veulent que pour ceux qui ne sont pas de leur avis. — On ne contente pas tout le monde. — Le respect des majorités ! — Les idées se font oppressives des idées nouvelles lorsqu'on leur met un pouvoir entre les mains. — L'homme convaincu propage son idée, sans s'occuper des possibilités. — C'est à ceux qui doivent en bénéficier d'en chercher la réalisation

## IX. — DE L'INFLUENCE MORALE DE LA RÉVOLUTION

L'ignorance est la cause des avortements des révolutions passées. — Nous devons savoir ce que nous voulons pour faire réussir celles qui se préparent. — Faudra-t-il un pouvoir pour empêcher la bourgeoisie de faire un retour offensif ? — Impuissance de la bourgeoisie à maintenir son exploitation si



elle était livrée à ses seules forces. — Si la révolution apporte les améliorations promises au sort des travailleurs, elle n'aura pas de réaction à redouter. — Un pouvoir constitué ne peut être qu'un danger pour la liberté. — L'homme est-il si mauvais qu'on le prétend ? — C'est la société qui engendre l'antagonisme et la lutte. — Transformons le milieu et l'individu se transformera. — Les crimes passionnels. — Ils ne sont que le produit d'une fausse éducation, ou du sentiment de propriété. — L'adultère et les crimes de l'amour. — La société n'est basée que sur le mensonge et l'hypocrisie. — La science et la société. — Les attaques au droit des gens ne peuvent être que des anomalies dans une société sainement constituée. — Hypocrisie de l'appareil judiciaire. — La nature de l'homme est d'être sain moralement et physiquement, c'est la société actuelle qui le déforme. — Un changement de milieu ne transformera pas l'homme instantanément, mais atténuera ses défauts. — Les périodes d'effervescence exaltent les forces vitales. — La société future mieux organisée achèvera de rendre l'homme tout à fait sociable, sain de corps et d'esprit

#### X. — DE L'INDIVIDU DANS LA SOCIÉTÉ

Erreurs des sociologues passés. — La société n'est pas un organisme au sens du mot. — La richesse des uns engendre la misère des autres. — L'esprit d'association se perd dans la nuit des temps. — C'est l'association qui a sauvé l'homme. — L'antiquité de l'oppression ne la légitime pas. — La spécialisation chez les insectes. — L'association chez les ruminants. — L'esclavage chez les fourmis. — Tout prouve l'esprit d'indépendance. — La société, entité des bourgeois. — La société doit se modeler sur les besoins des individus. — L'autoritarisme des socialistes soi-disant scientifiques. — La

main de l'homme l'a préservé de la spécialisation des insectes. — La solidarité et l'autonomie proclamées par les bourgeois. — Le groupement doit s'échafauder du simple au composé. — C'est l'inconscience des cellules qui fait leur dépendance. — La spécialisation ne se développe qu'à la suite de cette indifférence pour tel ou tel état. — Cette spécialisation implique solidarité mais non sujétion. — L'idéal de l'économie politique. — L'individu a toujours le droit de se séparer de la société qui voudrait l'opprimer

#### XI. — L'ÉGALITÉ SOCIALE. — LES INÉGALITÉS NATURELLES

La société actuelle favorise la sélection des cafards et des cruels. — Illogisme de ceux qui proclament l'inégalité. — Les anarchistes veulent l'égalité de moyens. — Les prétentions de « l'élite intellectuelle ». — Définition de l'intelligence par Spencer et Manouvrier. — L'homme intelligent doit à la société. — Pas plus le droit de l'intelligence que le droit de la force. — Les savants ont leurs défauts comme les autres. — L'étude des sciences est une affaire de groupement autonome. — L'homme intelligent n'a pas plus de besoins à satisfaire qu'un homme moins intelligent. — L'homme intelligent n'est que le produit de ses ancêtres et de son milieu. — Relativité des choses dites intelligentes. — La société actuelle travaille à élargir le fossé qui sépare les intelligents des ignorants. — La science officielle a toujours été persécutrice des savants qui apposaient des idées nouvelles. — Les découvertes en science, sont plutôt le fait de savants non officiels. — Ce sont les pédants qui font prendre la science en haine

#### XII. — ÉGOÏSME. — ALTRUISME

L'homme n'est pas exclusivement égoïste ou altruiste. Il est

les deux. — Les bourgeois accusent l'homme d'égoïsme et leur système social ne repose que sur l'abnégation des travailleurs. — L'anarchie des dilettanti. — L'anarchie n'est ni égoïste ni altruiste. — L'individualisme tient compte que l'individu n'est pas une entité. — La société actuelle donne cours à l'égoïsme le plus étroit, tout en prêchant la fraternité. — La conscience du Moi réveille l'esprit d'affranchissement. — La bourgeoisie a conscience de l'injustice de ses privilèges. — C'est en respectant la liberté des autres que l'individu fera respecter la sienne. — La fausse conception qu'on se fait de l'homme

### XIII. — AUTORITÉ ET ORGANISATION

Autorité n'est pas organisation. — L'organisation découle des rapports. — La société future, synthèse de toutes les aspirations passées. — Poser des cadres à la société serait œuvre réactionnaire. — C'est ce qui a fait l'impuissance des écoles socialistes. — Les groupements libres. — Inefficacité des décrets. — L'œuvre révolutionnaire. — La propriété légitime. — L'impossibilité de thésauriser. — Impossibilité de rétablir le salariat. — Rapidité des événements bouleversant les calculs de la prévoyance humaine. — On ne détruit pas sans savoir quoi reconstruire. — Les inventions collectivistes

### XIV. — LA VALEUR

Les travailleurs sont spoliés, mais ils le sont scientifiquement. — Comment on établit des « lois naturelles. » — La valeur non expliquée. — Les débuts du commerce. — Les monnaies primitives. — Leur insuffisance. — L'appropriation des produits naturels. — Le bénéfice, mot honnête pour désigner une chose malhonnête. — Le vol est l'origine de la Propriété. — La théorie de la valeur reprise par les collectivistes. —

Impossibilité d'établir la valeur du travail. — Les risques du Capital ! — C'est le travail qui les paie ! — Les gargotiers économistes ! — La société engendre le mal. — Improductivité du Capital. Échanges de services et non mercantilisme. — L'ancienneté d'un premier vol ne justifie pas le vol actuel

XV. — LA MESURE DE LA VALEUR  
ET LES COMMISSIONS DE STATISTIQUE

L'étalon de la valeur. — Changements de noms. — Où trouver le critérium de la valeur ? — L'heure de travail. — Inégalité des travaux. — Qui doit établir la mesure de la valeur ? — Les dangers de l'accumulation. — La richesse engendrant, à nouveau, la misère. — Les palliatifs. — La consommation obligatoire ! — Rétablira-t-on, en collectivisme, l'assistance publique ? — Liberté ou autorité. — Le rôle des commissions de statistique. — La concentration de la richesse sociale et l'extension de l'autorité. — Le pire des despotismes. — L'imprimerie dans une société collectiviste. — Le bonheur de chacun malgré lui. — Force ou persuasion

XVI. — LA DICTATURE DE CLASSE

Comment on mène les foules. — Qu'est-ce que la dictature de classe ? — L'autorité anonyme. — Le premier travail des nouveaux gouvernants. — Travail cérébral et travail manuel. — Ce qui nous tue. — Une arme à double tranchant. — La centralisation est, forcément, oppressive. — Évolution ou Révolution. — La violence entraîne la violence. — Escamotage de 80. — Cristallisation des institutions et des individus. — Brisons les barrières. — Disparition des classes

XVII. — LES SERVICES PUBLICS

Le travail châtime. — Le travail attrayant. — Les emplois parasites. — L'outillage agricole. — Les produits rares. — La clairvoyance autoritaire. — L'humanité perdue faute de champagne. — Dans la famille. — Les stimulants de l'activité humaine. — Coque cacherait l'étiquette : Services publics. — La hiérarchie collectiviste. — Faites vos affaires vous-même. — L'intérêt individuel doit découler de l'intérêt commun. — Actuellement, il est, le plus souvent, en antagonisme. — Les divisions territoriales. — Les divergences de vue. — Comment elles peuvent se concilier. — La genèse d'un projet. — Abondance de biens ne nuit pas. — L'autorité et la régression. — L'esprit d'association dans la société actuelle. — La liberté d'évolution, source de progrès. — L'influence des milieux. — Un bien pour un mal. — Les affinités, seule sanction du groupement. — L'individu reconnu trop ignorant pour savoir se guider, mais reconnu capable de se choisir des chefs ! — Le suffrage universel favorise les médiocrités. — L'individu n'est pas encyclopédique. — Le bien engendre le mieux

### XVIII. — DES FAINÉANTS

Sans autorité l'homme travaillera-t-il ? — La société future ne sera que le produit d'une évolution. — La fainéantise est l'idéal delà société d'aujourd'hui. — Causes de dégoût pour le travail actuel. — Le travail amélioré. — Aveux économistes sur la réduction des heures de travail. — En réalité l'homme n'a jamais assez de temps à dépenser lorsqu'un travail lui plaît. — Équilibre du travail manuel et du travail intellectuel. — Sur quelle donnée se fera la révolution ? — L'individu se refusera-t-il à produire pour lui-même ? — Le lièvre et le jardinier. — Il n'y a pas de véritable fainéant — La mise à l'index. — Comment on décime une population. — Les fainéants légaux

## XIX. — LE LIBRE CHOIX DES TRAVAUX

Comment se distribuera le travail ? — Comment se fera la répartition ? — Les répugnances et les affinités. — Le choix fera le groupement. — La diversité des occupations. — Les travaux répugnants. — Les travaux malsains et dangereux. — Les améliorations existantes. — Comment se construiront les édifices ? — Le besoin moteur de l'entente. — La libre entente. — La fréquentation des individus entre eux leur apprendra à se connaître. — Les caractères bicornus ne sont que l'exception. — Ni ange ni bête féroce. — La société égoïste d'aujourd'hui. — Pourquoi nous répandons nos idées. — Que sera la révolution future

## XX. — COMMUNISME ET ANARCHIE

Une erreur d'appréciation. — Ce que valent les mots. — Ce que signifient les mots communisme et anarchie. — Le sentimentalisme rationnel. — L'homme ne peut vivre seul. — Il doit être libre dans l'association. — Le produit du travail de l'individu lui appartient. — L'avantage de la solidarité. — L'être émancipé

## XXI. — HARMONIE. — SOLIDARITÉ

La crainte du lendemain. — L'homme est sociable. — C'est la société qui le fait l'adversaire de son semblable. — Qui sème le vent récolte la tempête. — La gestation. — Les relations entre groupes. — L'évolution forcée. — L'hypothèse précède toujours la découverte. — Les souscriptions financières et leur adaptation dans la société future. — L'utilité générale. — L'anarchie n'est pas une république spartiate. — La diversité des aptitudes est le gage du bon fonctionnement d'une société

libre. — Les goûts esthétiques. — Les statisticiens dans la société future

## XXII. — LA FEMME. — LE MARIAGE

L'infériorité de la femme. — Erreur du mouvement féministe. — La richesse est la grande émancipatrice. — L'infériorité de la femme devant l'Église et la Science. — Ce qui constitue le cerveau. — Les erreurs « centriques. » — La génération. — Supériorité et infériorité ? — L'antiquité de l'esclavage féminin. — Par droit de conquête. — Les rapports sexuels. — Erreur en deçà, vérité au delà. — L'adultère et l'héritage. — La consécration religieuse, puis celle de l'autorité. — L'infanticide. — Désuétude des cérémonies religieuses et officielle. — L'indissolubilité du mariage. — L'autorité paternelle. — Le choix libre. — La société actuelle génératrice du libertinage. — Impuissance de la coercition. — Résistances féminines. — Les causes de dissensions dans le mariage actuel. — La lutte pour la constance. — Le mariage légal n'est que l'asservissement de la femme. — La femme et le prolétaire

## XXIII. — L'ENFANT DANS LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

Faiblesse de l'enfant. — Vision nette. — Qui doit soigner l'enfant ? — L'amour des petits. — Force virtuelle. — Changement de situation. — Abolition de la famille juridique. — L'enfant-propriété. — Les pédagogues officiels. — La famille anarchiste. — Le rôle de la mère. — Les affirmations soi-disant scientifiques. — Les améliorations de la société future. — Nos préjugés. — Pas d'éducation centralisée. — L'obscurantisme. — Diversité d'aptitudes. — L'éducation

libre. — Diffusion de l'enseignement. — Solidarité. — L'encombrement de la terre ! — Notre ignorance

#### XXIV. — L'ART ET LES ARTISTES

L'art et l'aristocratie. — L'art pour l'art. — L'art et la masse. — L'art éducateur. — L'art sacerdoce. — L'artiste et le public. — La compression de l'artiste dans la société actuelle. — La liberté pour tous. — Élargissement de la personnalité. — Impeccabilité de l'œuvre d'art. — Les tentatives artistiques actuelles. — La misère tueuse de cerveaux. — Les jouissances artistiques pour tous 357

#### XXV. — LA TRADITION ET LA COUTUME

La loi impuissante lorsqu'elle est en contradiction avec l'évolution morale. — Les voleurs et les sorciers au moyen-âge. — Les lois désuètes. — La conquête bourgeoise. — La coutume varie, la loi est immuable. — La vendetta. — Imbécillité des lois familiales. — La crainte du gendarme n'est que relative. — Les Indiens au Canada. — Les Turcomans et laprobité. — Impuissance de la loi. — Arbitraire de la loi. — Évolution de la morale

#### XXVI. — L'AUTONOMIE SELON LA SCIENCE

La société et l'individu. — Les lois naturelles. — Leur sanction est en elles. — Ce que doivent être les lois sociales. — Les affinités chimiques. — Le rôle des anarchistes. — La création des monstres. — La science n'est pas infallible. — L'individu et les autoritaires. — L'autonomie humaine progresse avec son évolution. — L'espace et le temps conquis par les découvertes de l'homme. — L'esprit d'indiscipline. — La compression du cerveau humain. — La lutte pour le bien-



être. — Solidarité

XXVII. — CONCLUSION



# I

## LE LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION

Sous le vocable : *Société au lendemain de la Révolution*, nous avons déjà fait paraître cette étude ; mais ce titre pris, sous l'influence de diverses causes de discussions présentes, ne répondait pas absolument à notre manière de voir, c'est pourquoi, en développant notre étude, nous lui substituons un titre plus en harmonie avec notre conception.

En effet, étant donnée l'idée que nous nous faisons de la Révolution, cette dernière ne peut pas avoir de lendemain. Les révolutions qui s'opèrent en trois jours, une semaine, un mois ou une année, peuvent avoir un lendemain, la révolution sociale, telle que nous la comprenons, ne prendra fin que du jour où l'autorité aura complètement disparu de la terre, elle n'aura plus à intervenir pour assurer l'évolution lorsque cette dernière s'accomplira librement, sans entrave. Mais, Jusqu'à ce résultat obtenu, cette révolution est de toute heure, de tous les instants, en tous les lieux. C'est le combat journalier de l'avenir contre le passé, du futur contre l'immobilisme, de la justice contre l'iniquité. Elle est commencée avec le premier acte d'indépendance de l'initiative individuelle, on ne sait quand elle finira. — Elle ne comporte, momentanément, pas de lendemain.

D'autre part : *Société au lendemain de la Révolution*, semblerait impliquer une transformation complète, immédiate, une société venant, en un tour de main, se substituer de toutes pièces, à la société actuelle. Et c'est là le grand reproche que nous font les évolutionnistes, en nous accusant de ne pas tenir compte des lois naturelles qui font que les choses ne progressent que graduellement et lentement.

Nous devons donc éviter ce qui pourrait prêter matière à confusion, car nous savons que la société que nous rêvons ne surgira pas spontanément, comme à un coup de baguette ; qu'elle ne pourra, au contraire, s'établir que progressivement, sous les efforts des générations qui sauront arracher à leurs maîtres soit une concession, soit une victoire qui leur permettra de se passer de leur assentiment.

Les révolutions politiques qui se contentent de renverser les hommes au pouvoir et de leur en substituer de nouveaux, se bornant à changer les noms des rouages abhorrés, tout en en conservant le fonctionnement, ces révolutions peuvent accomplir, plus ou moins rapidement, leur œuvre, mais une fois leurs résultats acquis, elles s'immobilisent. Lorsque ceux qui l'ont faite — ou fait faire, le plus souvent — ont chassé les créatures de l'ancien pouvoir, pour s'y installer, eux et les leurs, la révolution est accomplie : le lendemain de leur révolution, c'est lorsqu'ils peuvent tripoter à leur aise, leur domination étant assurée.

La Révolution sociale que nous comprenons, ne peut s'opérer d'une façon aussi expéditive ; les révolutions politiques n'en sont que des épisodes. Qu'elles réussissent ou qu'elles échouent, cela n'influe en aucune façon sur le résultat

final. Quelquefois, comme l'insurrection communaliste de 71, leur défaite peut être le point de départ d'un mouvement d'idées, bien plus fécond, bien plus grandiose, qu'elle aurait été incapable de réaliser si elle avait vaincu. La répression qui suivit sa défaite, sembla, à ce moment-là, être un retour en arrière. La réaction semblait triomphante, et elle exultait : le prolétariat maté allait donc, une bonne fois pour toutes, courber pour de bon, la tête sous le joug de ses maîtres politiques et économiques. — C'est depuis cette époque, que les réclamations ouvrières ont pris un caractère économique très prononcé, que les travailleurs ont enfin compris que les changements politiques n'avaient aucune influence sur leur situation économique, que l'autorité n'était que l'instrument, le véritable maître étant le Capital !

La Révolution sociale procède de l'évolution. C'est cette dernière qui, lorsqu'elle vient se heurter aux institutions sociales lui barrant la route se transforme en Révolution.

Pareille à la rivière dont la nappe s'étale au milieu de la plaine, sans courant perceptible, suivant insensiblement son chemin, semblant s'assoupir sous les chauds rayons du soleil qui l'éclairent et la réchauffent, faisant miroiter, sous leurs caresses, comme un grandiose miroir, la nappe unie de ses eaux, toujours semblables, l'évolution transforme les idées, change les mœurs insensiblement, d'une génération à l'autre, sans que les individus s'en aperçoivent pendant la courte durée de leur vie. Mais si leurs mœurs, leurs tendances, leurs aspirations changent, les institutions fondamentales restent immobiles, et le conflit éclate.

De même la rivière s'étale librement, et voilà qu'au bout de

la plaine, là-bas, ses rives s'élèvent, se rétrécissent tout à coup, et forcent, sans transition, la rivière à resserrer ses flots, à canaliser son cours. Ce lac, auparavant uni, calme, d'apparence immobile, accélère son cours, ses flots grondent contre les obstacles qui obstruent son lit, se brisent contre les rocs qui arrêtent leur marche, entament les rives qui les emprisonnent, arrachent les matériaux qui leur serviront à assaillir d'autres obstacles plus solides. Et la rivière tranquille et inoffensive devient le torrent tumultueux qui aplanit tout sur son passage.

C'est ce que les gouvernants n'ont pas su comprendre et c'est pourquoi — fidèles à leur rôle du reste, — ils ont toujours essayé d'endiguer le flot de l'idée régénératrice, pour la forcer à se canaliser entre les digues élevées par leur ignorance. Et, lorsque le fleuve irrité, devenu plus puissant que ses entraves, les balaie en brisant les remparts qu'ils croyaient si solides, l'aveuglement de ces ignorants est si profond, que c'est au fleuve qu'ils s'en prennent, ne s'apercevant pas que la catastrophe n'est que le résultat fatal et nécessaire de leurs travaux d'endiguement ; que c'est à leur maladresse qu'ils doivent imputer le désastre et non au flot qui ne demande qu'à être fertilisant.

Quand nous parlons de révolution, nous n'entendons pas seulement la lutte armée. Toute lutte contre l'autorité existante, contre l'organisation sociale actuelle, que cette lutte soit agressive ou passive ; qu'elle soit le fait de la force ou de l'idée, que le but s'atteigne en dépit des lois existantes, sans pour cela tomber sous leur coercition, ou bien en les violant ouvertement, quelles qu'elles soient ; du moment qu'elle tend à la disparition d'une iniquité, à la disparition d'un préjugé, toute

lutte aide à la Révolution sociale, tout pas en avant est un coup d'épaule donné à sa marche.

Lorsque, après avoir étudié, de bonne foi, l'organisation actuelle, le critique sincère arrive à conclure que les déshérités ne pourront s'émanciper que par la force, que ce n'est que la force qui les affranchira de l'exploitation économique qu'ils subissent, ce n'est pas une conclusion arbitraire qu'il tire de ses observations, cela ne veut pas dire qu'il soit plus partisan des moyens violents que pacifiques. Il sait fort bien que les révolutions ne se décrètent ni ne s'improvisent ; c'est une vérité qu'il dégage de ses observations, quelles que soient ses préférences personnelles, sans s'occuper si elles sont du goût des exploiters ou des exploités. Il enregistre ce qui lui paraît une vérité. Les événements prouveront s'il se trompe.

Ce n'est pas de nos jours que l'on pourrait avoir la prétention d'organiser une révolution. Les temps ne sont plus où les tribuns voyaient les foules s'enflammer à leur voix et pouvaient les lancer à l'assaut du pouvoir à leur volonté. Si jamais cette puissance a pu exister, plus modeste elle est aujourd'hui.

Les orateurs, les écrivains ont certainement une action sur les cerveaux ; cette action peut être plus ou moins grande, immédiate, durable ou à échéance, selon leurs qualités d'élocution, leur propre conviction, leur facilité de développement, leur intensité de logique ; mais en nos temps de critique, cette action est toujours très limitée et ne rentre que pour une part, forte relativement à d'autres, mais assez minime dans l'ensemble d'efforts, de temps et de milieu.

Aujourd'hui, — comme de tous temps, fort probablement —

on ne devient le leader de la foule qu'à condition de ne pas se montrer plus avancé qu'elle. La foule ne se presse que derrière ceux qui ont su se mettre à son pas. Et si, parfois, l'histoire nous montre des meneurs entraînant la foule au combat, soyons sûrs que la foule était la première à reconnaître la nécessité de la lutte, c'était elle, probablement, qui les poussait dans la rue.

Quand on poursuit la recherche de la vérité, on ne s'occupe donc pas si on est suivi de la foule. Quand, à côté de cette recherche on fait œuvre de propagande, et on fait toujours ainsi, si on est fortement épris de son idée, on cherche à mettre cette idée à la portée de la foule, on essaie de la lui faire comprendre, et, pour cela, on cherche à l'élucider, à la rendre claire, compréhensible, bien heureux quand on parvient à faire accepter cette vérité par une petite minorité détachée de la foule, mais là s'arrête l'action immédiate du propagateur. Au temps et aux événements à faire le reste. Le philosophe qui conclut à la nécessité de la Révolution pour transformer la société, peut bien travailler à faire comprendre cette idée par ceux à qui il s'adresse, mais ce ne seront pas ses prédications qui avanceront, d'un iota, la Révolution. Et chose tout à fait absurde à supposer, arriverait-il à convaincre toute la foule de la nécessité de la Révolution, cette Révolution ne se ferait que lorsque les circonstances l'auraient rendue inévitable.

Une Révolution ne se décide pas ainsi qu'une partie de piquet. Il ne suffit pas d'y être décidé, en faut-il encore l'occasion. Et combien d'individus, aujourd'hui, qui pensent ne devoir jamais s'y mêler qui, au jour venu, en seront peut-être, les plus chauds défenseurs.

Aussi, lorsque les gouvernants font des lois répressives



contre les sociologues qui concluent de leurs études, à la fatalité de la Révolution, ces gouvernants imitent la manœuvre que l'on attribue, à tort sans aucun doute, à l'autruche qui se cacherait la tête sous l'aile pour conjurer le danger. Cette constatation, on peut interdire de la formuler librement, mais tous ceux qui réfléchissent, sont à même de la faire. Il n'y a pas besoin de la crier sur les toits pour que chacun soit en état de s'en apercevoir. Ce n'est pas, non plus, une loi prohibitive qui sera capable d'arrêter les événements.

La lutte est donc fatale entre ceux qui aspirent à s'émanciper et ceux qui veulent perpétuer leur domination. Cette lutte peut être retardée ou avancée, selon les mesures prises par ceux qui détiennent le pouvoir, selon le degré d'énergie et de conscience développé par ceux qui veulent s'affranchir ; mais, facilitée ou entravée, avancée ou retardée, elle n'en est pas moins inévitable.

Or, nous l'avons dit en débutant — nous tâcherons de le démontrer plus loin — la Révolution sociale ne peut être l'œuvre de quelques jours. Elle peut durer quelques années seulement, plusieurs générations peut-être ? Qui pourrait le savoir ?

Pour abattre l'état social pourri qui nous écrase, ce serait se créer de cruels mécomptes de s'imaginer que l'on pourrait le transformer du jour au lendemain. Étant données toutes les institutions, tous les préjugés que la Révolution aura à abattre, qui pourrait dire quand s'arrêtera la lutte ?

Nous ne voyons la Révolution que sous l'aspect d'une longue suite d'escarmouches et de combats contre l'autorité et le capital ; luttés semées d'alternatives de succès et de revers,

de marches en avant, et de régressions qui sembleront vouloir nous reporter aux époques de pire barbarie.

Entravé en un lieu, le Progrès n'en entraînera pas moins la lutte plus loin. Battus aujourd'hui ses partisans sauront tirer les leçons de leur défaite, pour mieux combiner leurs efforts dans une autre série de luttes. Leurs voisins sauront s'inspirer des efforts accomplis pour mieux coordonner les leurs.

Aujourd'hui, c'est un préjugé qui tombe, demain c'est une réaction qui emporte une partie des pionniers du Progrès. Là, c'est une institution qui s'écroule, ici ce sont des lois répressives qui renforcent les pénalités, tout cela c'est la lutte, c'est la Révolution qui poursuit son œuvre, et le résultat est l'élimination graduelle des préjugés, le discrédit s'attachant aux institutions qui nous écrasent, jusqu'au jour où, ruinées de toutes parts, elles s'écrouleront sous le poids de leur propre faute, autant que sous les coups des assaillants. En tous cas, la lutte est commencée, et ne prendra fin que, lorsque ayant abattu tous les obstacles, l'humanité pourra enfin évoluer sans aucune entrave.

Toute une longue période semée de luttes : coups de forces et progrès pacifiques sera à parcourir pour passer de l'idée au fait, nous aurons, nous et nos descendants, à la voir se dérouler dans toutes ses phases, et la Révolution elle-même tiendra lieu, pour l'humanité, de cette phase évolutive que réclament les partisans de l'atermoisement.

Cette façon d'envisager les choses diffère beaucoup du raisonnement de ceux qui s'imaginent que l'on organise les révolutions, et qu'il suffit d'avoir la force pour changer la société. Ceux qui pensent ainsi, ne sont, au fond, que des

politiciens et en plus des raisons que nous avons données plus haut, il y a ceci à ajouter : Étant les partisans les plus absolus de la liberté la plus complète, notre force ne peut nous servir qu'à détruire ce qui nous entrave, la constitution du nouvel ordre social ne peut sortir que de la libre initiative individuelle.

Mais, devant cette façon d'envisager la Révolution tombe l'objection de ceux qui disent :

« La violence ne peut et n'a jamais rien pu établir. C'est de l'évolution et de la lutte pacifique que nous devons tout attendre. »

Beaucoup de ceux qui disent cela, savent pertinemment que la lutte pour obtenir des réformes pacifiquement est une belle blague qui fait le jeu des détenteurs du capital et du pouvoir qui ne lâcheront leur exploitation que du jour où on leur brisera entre les mains la possibilité d'en user, mais beaucoup sont sincères et, ne voyant qu'un côté des choses, ne peuvent pas comprendre qu'il est parfois utile, nécessaire, fatal même, que l'Évolution se change en Révolution, quitte à reprendre ensuite son cours régulier.

La force seule ne peut rien établir ! cela est de toute évidence. Ce qui s'établit par la force, la force peut le détruire, et la force même n'est efficace, ne peut avoir de durée, que, si, à côté d'elle, pour en faciliter le fonctionnement il y a une tendance, une disposition d'esprit des individus, les poussant à regarder l'ordre de choses qu'on leur impose comme une nécessité inéluctable.

Ici, bien entendu, nous parlons des phénomènes politiques et économiques où la force a servi à des minorités pour asservir la

masse, et non des conquêtes et asservissement de peuplades où le nombre des assaillants, la force seule, par conséquent, rendait la conquête assurée et était le seul agent de domination. Quoique cette dernière ait été secondée encore, dans bien des cas, par le moindre degré de développement des asservis.

Même aux époques du règne le plus absolu de la force brutale, celle-ci aurait été impuissante si les préjugés, la superstition, la croyance à une protection, n'étaient venus lui prêter un appui moral, encore plus efficace que le glaive et la lance des seigneurs féodaux. Mais, autant l'autorité a raison de se réclamer de la force pour s'installer et se maintenir au pouvoir, autant les partisans de la liberté feraient preuve d'inconséquence, s'ils espéraient instaurer leur idéal en l'imposant par la force.

Mais si la force est incapable d'assurer la création d'un ordre de choses dont la liberté doit être le seul moteur, la patience, la résignation sont de bien peu de poids auprès des exploiters pour les amener à faire abandon de leurs privilèges.

Tendre la joue droite après avoir reçu un soufflet sur la gauche n'est pas à la portée de tous les caractères et tempéraments. Puis, pour un agresseur que cette humilité pourra amender, combien d'autres en abuseraient pour redoubler. Et ce qui serait efficace entre deux individus n'a plus aucune valeur quand celui qui donne le soufflet, est à deux cents lieues de celui qui le reçoit, et où tout ne s'accomplit que par une suite de ricochets et d'intermédiaires, comme sont organisées nos sociétés.

Les peuplades les plus douces qui ont reçu les Européens à bras ouverts n'ont pas tardé à être asservies et massacrées tout

aussi bien que si elles leur eussent montré les dents. Celles qui ont résisté, ont pu être réduites, elles ont eu l'avantage de retarder leur asservissement et leur sort n'en a pas été pire. La force mène le monde, et si le raisonnement nous apprend que nous ne devons pas en abuser pour opprimer les autres, il nous apprend aussi qu'elle peut nous être utile pour repousser les tentatives d'oppression, briser l'esclavage que l'on a pu nous imposer dans des périodes de faiblesse physique ou intellectuelle.

Ce n'est que par des révoltes multipliées que les esclaves, depuis l'antiquité jusqu'à la guerre de Sécession, sont parvenus à transformer leur situation. C'est à travers la persécution et en opposant la force à la force que le Christianisme a pu s'établir jusqu'à ce qu'il devînt, à son tour, oppresseur.

Que de luttes et de combats ont dû soutenir les Jacques avant d'arriver à obtenir leur situation actuelle. Est-ce autrement que les armes à la main, que la Réforme protestante a pu obtenir de se faire reconnaître ? C'est en rasant les châteaux-foris et en « raccourcissant » nombre de barons féodaux que l'idée de l'unité monarchique a pu accomplir son œuvre. C'est en rasant à son tour, Bastilles et castels, en décapitant prêtres, nobles et roi, en confisquant terres et domaines, que la bourgeoisie à son tour est parvenue à sortir de tutelle. Et c'est en abusant de la force conquise pour exploiter, à son profit, ceux qui viennent derrière elle, qu'elle provoque de la part de ceux-ci, l'emploi de cette même force pour résister à ses prétentions. La violence engendre la violence. C'est une loi que nous subissons, à qui la faute ?

L'organisation sociale avec sa division antagonique des

intérêts nous mène à la Révolution ; la force des événements fera plus pour y amener les travailleurs que la conviction de l'impossibilité d'un affranchissement pacifique : cela est un fait acquis aujourd'hui et qui n'est plus nié que par ceux qui voudraient nous faire croire que la Révolution de 89 en portant la bourgeoisie au pouvoir a, pour toujours, fermé la porte aux revendications. Donc, cette force qui aujourd'hui, sert à maintenir les travailleurs sous la fêrule de l'autorité et les atrocités de l'exploitation, les exploités seront un jour fatalement amenés à s'en servir pour s'émanciper. Mais il n'y a que ceux qui veulent faire le bonheur des individus malgré eux, il n'y a que les prétentieux qui ont l'outrecuidance de croire qu'ils résument, en leur cerveau, le summum des connaissances humaines, il n'y a, en deux mots, que les ambitieux et les imbéciles pour prétendre employer la force à l'établissement de la société future.

Les partisans de la liberté ne réclament pas tant de la force. Qu'elle balaie le capital, l'autorité et leurs institutions, qu'elle fasse place nette de toutes les entraves, c'est tout ce que nous attendons d'elle. Et c'est pour cela que nous ne voulons plus de centralisation, plus de délégation de pouvoir, ni de mandat à des individualités pour agir ou délibérer en notre lieu et place. Qu'à toute tentative de courber toutes les individualités sous le même niveau réponde l'insurrection du « moi, » se dresse l'initiative individuelle qui n'accepte pas d'entrave.

Que les individus soient libres de se grouper entre eux. Si ces groupements ont besoin de se fédérer entre eux, qu'ils soient laissés libres de le faire dans la mesure qu'il leur semblera utile de l'accomplir. Que ceux qui voudront rester en

dehors soient libres d'agir à leur guise. Que chacun apprenne à respecter la liberté de son voisin, s'il veut être en mesure de faire respecter la sienne, voilà qui ne comporte aucune force coercitive, et qui sera en mesure de résister à toute force oppressive.

L'initiative individuelle, seule, peut assurer le succès de la Révolution. Toute centralisation est un frein à l'expansion des idées nouvelles ; loin de chercher à les entraver, il faut, au contraire, travailler à leur libre éclosion.

Aussi, faut-il apprendre aux individus qu'ils doivent penser et agir sous leur propre responsabilité, sans attendre l'impulsion de personne. S'ils savent ne compter que sur eux seuls pour faire leurs propres affaires, s'ils savent faire respecter leur autonomie et respecter celle des autres, c'est un élément de succès pour la réalisation de leur bonheur futur.

Ce n'est pas des décrets d'un gouvernement centralisateur qu'ils doivent attendre la destruction de tous les rouages de l'ordre social actuel, mais de leur propre énergie.

Leur premier travail, lorsque la lutte sera commencée, sera de chercher à propager, autour d'eux, le mouvement qu'ils auront commencé, non pas, comme dans les révolutions politiques passées, en leur envoyant force proclamations, mais en envoyant aux habitants des campagnes environnantes, tous les objets utiles à l'existence, tout l'outillage agricole dont on pourra disposer dans les villes avec le personnel volontaire nécessaire pour en assurer le fonctionnement.

Les faits précis parlant plus haut que les promesses, c'est la seule façon de faire comprendre à l'ouvrier agricole que son

sort est intimement lié à celui du travailleur industriel, que leurs intérêts sont identiques, que leurs efforts doivent être communs.

Fort probablement, ces mouvements se produiront sous toutes les formes, il y en aura de purement locaux qui se borneront au village où ils auront éclaté, et seront immédiatement étouffés, d'autres pourront couvrir une certaine région, se maintenir un certain temps, commencer un essai de réalisation de diverses formes de conceptions sociales.

Les causes qui les suscitent peuvent être diverses, économiques ou politiques, mais quelle qu'en soit la cause de départ, le caractère économique s'y imprimera forcément si la lutte se poursuit. Qui pourrait prévoir où, quand et pourquoi commencera la lutte ? Les plus grandes iniquités sociales peuvent se dérouler, sans paraître avoir impressionné la foule, la cause la plus futile peut entraîner une conflagration générale.

Il pourra, il arrivera certainement, que plusieurs de ces mouvements seront étouffés avant que les travailleurs d'autres localités répondent aux efforts des insurgents ; mais, en idée, aussi bien qu'en physique, aucune force ne se perd, elle peut se transformer, mais non s'anéantir. Leur commotion se répercutera chez tous ceux qui souffriront des mêmes causes de révolte, qui aspireront au même but dont la tentative de réalisation aura échoué.

L'exemple est contagieux et, une fois en l'air, les idées vont vite. Il arrive des moments où la tension de la situation, la force des événements, entraînent, malgré eux, les individus dans leur tourbillon. Les mêmes causes engendrent les mêmes effets, et, partout, les travailleurs sont las de l'exploitation



qu'ils subissent, ils aspirent à être traités en égaux et non en inférieurs ; partout ils commencent à comprendre leur force, à prendre conscience de leur dignité, partout les souffrances sont identiques, partout les aspirations sont semblables.

À l'heure actuelle, le monde ressemble à un lieu rempli de pièces d'artifices, où, selon la direction que prendra la première pièce, chaque pièce peut ne partir qu'à son tour, ou bien tout pourra s'enflammer à la fois. Il peut suffire que les idées soient mises une fois en branle pour que l'équilibre, maintenu par la force, se rompe sous la secousse reçue.



## II

### LA RÉVOLUTION ET LE DARWINISME

Lorsque Darwin formula ses théories sur « l'évolution », tous les savants officiels, ne voyant que la mise bas du dogme religieux de la création divine, s'empressèrent de le conspuer. Ils avaient déjà étouffé Lamarck, mais cette fois, l'idée avait progressé, les esprits étaient préparés, l'idée de l'évolution résista à leurs attaques et fît son entrée dans le monde scientifique.

Par contre, dans certains milieux, on crut y trouver la justification du régime politique actuel, la condamnation des révolutions du prolétariat, la justification de l'exploitation qu'il subit, et on s'empessa d'accommoder la « lutte pour l'existence », la « sélection » et « l'évolution » à de telles sauces que le savant anglais ne dut, certainement, plus reconnaître son idée, dans la poupée que l'on avait ainsi habillée.

S'emparant des théories émises par le continuateur des Lamarck, des Goethe et des Diderot, la tourbe des commentateurs a voulu appliquer aux sociétés humaines ses théories sur la « lutte pour l'existence » et leur donner une extension à laquelle il n'avait fort probablement jamais pensé lui-même.

« Vu les difficultés de l'existence » disent-ils, « il est tout naturel, que la société soit divisée en deux classes <sup>[1]</sup> : les jouisseurs et les producteurs. Étant donné que la terre ne fournit pas assez pour assurer la satisfaction des besoins de tous, il y a lutte entre les individus et, par conséquent, des vainqueurs et des vaincus. Que les vaincus soient asservis aux vainqueurs, cela va de soi, c'est la conséquence de la lutte, mais cette lutte aide au progrès de l'humanité en forçant les individus à développer leur intelligence, s'ils ne veulent pas disparaître. »

« Dans les temps préhistoriques » ajoutent-ils, « le vainqueur mangeait le vaincu ; aujourd'hui il l'emploie à produire pour l'utilité de la société et augmenter les jouissances qu'elle peut fournir, il y a donc progrès réel. On peut le déplorer », — ce sont toujours les économistes qui parlent — « mais les conditions de l'existence sont ainsi, les vivres tellement restreints, qu'il est impossible de satisfaire largement aux besoins de tous. Il faut qu'il y en ait qui consentent à se priver. C'est une loi naturelle qu'à un petit nombre d'élus soit réservée la satisfaction intégrale de leurs besoins. Par le fait seul qu'ils sont les vainqueurs, ces élus se trouvent être les plus aptes, les mieux doués. »

« Certes, il est regrettable » — c'est étonnant ce que ces gens-là regrettent de choses, tout en s'employant de leur mieux à les justifier et à les éterniser — « il est regrettable que tant de victimes disparaissent dans la lutte : sans doute, la société aurait besoin de réformes, mais cela ne peut être, que le produit du temps, le résultat de l'évolution humaine. À ceux qui se sentent assez forts ou assez intelligents, de faire leur trou dans

la mêlée et à s'imposer à la société ! Cet antagonisme fut toujours et continue d'être une des causes des progrès humains ! »

Et les bourgeois, de s'extasier à la lecture de ces lignes tant de fois citées, de dodeliner de la tête et cligner de l'œil, en savourant cet aveu qui résume si bien leur égoïsme féroce :

«... Un homme qui naît dans un monde déjà occupé, si sa famille n'a pas le moyen de le nourrir ou si la société n'a pas besoin de son travail, cet homme, dis-je, n'a pas le moindre droit à réclamer une portion quelconque de nourriture, il est réellement de trop sur la terre. Au grand banquet de la nature, il n'y a point de couvert mis pour lui. La nature lui commande de s'en aller, et elle ne tarde pas à mettre elle-même cet ordre à exécution.... Lorsque la nature se charge de gouverner et de punir, ce serait une ambition bien méprisable de prétendre lui arracher le sceptre des mains. Que cet homme soit donc livré au châtement que la nature lui inflige pour le punir de son indigence !!! Il faut lui apprendre que les lois de la nature le condamnent, lui et sa famille, aux souffrances, et que si lui et sa famille sont préservés de mourir de faim, ils ne le doivent qu'à quel bienfaiteur compatissant qui, en les secourant, désobéit aux lois de la nature !!!! » (Malthus, *Essai sur la population*.)

On le voit l'aveu est net, et la menace ces plus catégoriques : « Tout indigent n'a pas le droit de vivre ! S'il parvient à se maintenir à l'aide des rogatons que lui abandonne la munificence de quelque charité publique ou privée, ce n'est qu'une simple bonté de la part des maîtres ! Travailleurs que le chômage force souvent à avoir recours à l'emprunt et au crédit,

rappelez-vous que vous n'avez pas le droit de vivre si vous n'avez pas de capitaux en réserve. Ne venez donc pas nous casser la tête avec votre droit à l'existence. Ne le proclamez pas trop haut. Prenez garde ! on pourrait vous rappeler que c'est un crime d'être né indigent, que votre existence n'est qu'un simple acte de tolérance, de la part de ceux qui possèdent.

Travailleurs, qui crevez de faim sur vos vieux jours alors que vos forces se sont usées à produire les richesses qui augmentent la somme des jouissances de vos exploiters, c'est un crime d'être venus au monde de parents pauvres et de ne pas avoir su se faire des rentes. Tenez-vous pour satisfaits que des « protecteurs compatissants » aient encore bien voulu employer vos services, alors que vous étiez capables de mettre en œuvre les capitaux dont, sans vous, ils n'auraient su tirer aucun parti. On a bien voulu vous laisser vivre alors que vous étiez utiles, que l'on pouvait exploiter vos facultés productrices, c'était déjà une bonté d'âme, mais maintenant que vous êtes fourbus, plus bons à rien, dépêchez-vous de disparaître, vous gênez la circulation, on ne vous doit plus rien. »

Cet aveu n'est pas isolé, il y en a d'autres, écoutons :

«... Le Darwinisme est tout, plutôt que socialiste... Si l'on veut lui attribuer une tendance politique, cette tendance ne saurait être qu'aristocratique. La théorie de la sélection n'enseigne-t-elle pas que, dans la vie de l'humanité comme dans celle des plantes et des animaux — partout et toujours une faible minorité privilégiée parvient seule à vivre et à se développer, l'immense majorité, au contraire, pâtit et succombe plus ou moins prématurément. La cruelle lutte pour

l'existence sévit partout. Seul le petit nombre élu des plus forts ou des plus aptes, est en état de soutenir victorieusement cette concurrence.

« La grande majorité des concurrents malheureux doit nécessairement périr. La sélection des élus est liée à la défaite ou à la perte du grand nombre des êtres qui ont survécu.... » Haeckel (cité par E. Gautier dans le *Darwinisme social*.)

Cette fois-ci, crève la faim et miséreux, on ne vous l'envoie pas dire : le développement de la bourgeoisie entraîne fatalement la perte des prolétaires, sinon du prolétariat ; chaque jouissance nouvelle apportée par la science à la bourgeoisie correspond à une souffrance nouvelle pour les travailleurs. Pour que l'existence de la bourgeoisie soit assurée, il faut qu'elle ait rivé définitivement le prolétariat sous le joug où elle le tient courbé. Ce n'est pas nous qui le lui faisons dire, c'est M. Haeckel, un bourgeois, un savant qui doit savoir ce qu'il dit, puisqu'il a étudié pour cela.

N'est-il pas révoltant de voir les bourgeois étaler cette prétention d'être les meilleurs, eux dont la seule supériorité consiste à être venus au monde après leurs pères, au milieu du luxe, des rentes, de tous les moyens de développement, n'ayant d'autres efforts à faire que de se laisser vivre et jouir.

Autrefois, la noblesse aussi, se croyait supérieure. Parce qu'il pouvait citer de ses ancêtres, plus ou moins éloignés, quelques faits, dont beaucoup n'auraient pas déparé le dossier d'un capitaine de grandes routes, ou de proxénète de marque, un gentilhomme se croyait, de beaucoup, supérieur au manant qui ne tenait pas les annales de son ascendance. Aujourd'hui la noblesse a dû céder le pas à la finance. Un homme ne vaut plus

par ses ancêtres, mais par ses écus. Le noble datait sa valeur par les existences que ses aïeux pouvaient avoir violemment tranchées, le capitaliste, par les extorsions qu'il peut avoir opérées. Coupe-jarrets et coupeurs de bourses, voilà ce que l'on voudrait nous démontrer être l'élite de l'humanité.

Eux l'élite de l'humanité ! et il y a à peine un siècle que leur classe est au pouvoir, qu'elle est déjà en pleine décadence. Si elle n'était constamment révivifiée par l'apport des travailleurs transfuges que la soif de jouir et de dominer pousse dans ses rangs, peut-on savoir où elle en serait ?

Est-ce dans les sciences ? Mais leur science officielle a toujours été une barrière contre la véritable science. Toutes les découvertes scientifiques ont d'abord été combattues par elle et n'ont été acceptées que lorsque leur évidence crevait les yeux. La principale préoccupation de ses savants autorisés, est de triturer et torturer chaque fait scientifique afin d'en extraire une justification de son exploitation.

Est-ce dans les arts, dans la littérature ? mais il n'y a eu d'œuvres sérieuses, vraiment fortes que celles qui démolissaient ses préjugés, ses institutions et reniaient toute solidarité avec elle. Elle a toujours conspué ceux qui apportaient une note nouvelle dans leur art, réservant ses faveurs et ses jouissances aux plus plates médiocrités, aux plus écœurantes non-valeurs.

Et dans la politique, — la force de son système, — s'y est-elle distinguée, au moins ? Parlons-en. Un ramassis d'aigrefins et de ruffians, n'ayant à leur actif aucune idée forte, aucune conception justifiant leur prétention, pouvant faire excuser leur pleutrerie. Des hommes tarés ne voyant dans le pouvoir qu'un



moyen de trafiquer de leur influence et de s'enrichir plus vite. Ils ont tellement conscience de leur abjection que, même dans la défense de leur classe, ils n'osent plus apporter la farouche énergie des conventionnels de 93, qui sectaires fanatiques pour leur caste, furent cruels aux classes qu'ils dépossédaient, injustes et féroces pour la classe des travailleurs qui contribua à leur victoire, mais qui, du moins eurent le courage de leurs actes, payèrent de leur peau, et eurent le mérite de ne pas être vulgaires. Leurs descendants sont peut-être plus féroces, mais trop lâches pour payer de leur peau. Ils cherchent à escobarder même avec les lois qu'ils font eux-mêmes.

Que sont devenus les descendants de cette race forte, issue, elle-même, des tenaces communiers du moyen-âge ? — Disparus de la scène de l'histoire ; tombés dans l'oubli, remplacés par les escrocs de la politique qui ne se maintiennent sur la scène parlementaire que par une absence complète de toute vergogne, ce qui leur permet d'avaler les camouflets les plus retentissants, avec la même tranquillité qu'ils empochent les pots de vin, ne dominant les autres que par une roublardise qui, chez eux, remplace l'intelligence, mais ne l'est pas.

La classe bourgeoise est devenue parasite, elle vit aux dépens de ceux qui agissent, de ceux qui travaillent, perdant ainsi la faculté de produire elle-même. Et lorsque des hommes, d'un savoir supérieur, comme ceux que nous venons de citer, et dont nous pourrions allonger la liste ; des hommes qui ont eu à leur disposition tous les moyens de développement dont sont privés les travailleurs, en arrivent à tirer, des données scientifiques que leur éducation leur permet d'analyser, des conclusions pareilles à celles que nous venons de lire, nous

sommes en droit de nous demander quel serait le degré de développement qu'eux-mêmes auraient atteint, s'ils avaient été privés des moyens d'étudier.

Eux, les meilleurs ! mais pour quelques-uns qui profitent réellement de ces moyens de développement que procurent la richesse et la position sociale, richesse produite par les seuls efforts des travailleurs, combien dont l'intelligence reste véritablement inférieure, et qui seraient bien empêchés de vivre s'ils devaient, eux-mêmes produire pour assurer leur existence ? Combien d'intelligences dont s'enorgueillit la bourgeoisie, ont-elles été drainées, à son profit, au détriment du prolétariat, les comptant à son actif, alors que c'est eux, au contraire, qui l'ont conquise de haute lutte !

Combien, en revanche, parmi les travailleurs, qui succombent à la peine, exténués par un travail sans relâche et qui, pourtant auraient le droit, en se frappant le front, de répéter les mots que l'on attribue — vérité ou légende — à André Chénier, marchant à l'échafaud : « Et pourtant, j'avais quelque chose là ! »

Ah ! elle serait curieuse à faire la statistique des célébrités dont s'enorgueillit la civilisation actuelle, et de savoir celles qui sont arrivées avec son aide, et de celles qui ont surgi, malgré elle et contre elle, et surtout, d'en comparer les valeurs respectives.

Appartenant à une classe dont l'émancipation n'a été rendue possible qu'à l'aide de la force, nous allons, pour appuyer nos revendications, nous emparer des arguments fournis par les savants officiels eux-mêmes ; retournant contre eux leur propre dialectique, nous allons démontrer qu'il nous suffirait de leurs

assertions pour justifier du droit qu'ont les travailleurs de recourir à la force pour s'émanciper. Quand, avec les propres armes dont ils prétendent défendre l'ordre bourgeois, nous aurons démontré que, pareille à la lance d'Achille, leur argumentation guérit ce qu'elle a blessé, nous démontrerons ensuite toute la fausseté de leurs arguments, nous ferons voir que la lutte pour l'existence n'explique qu'une bien minime partie des faits de l'évolution, qu'applicable aux choses en général, elle est absurde au sein des sociétés puisque ces dernières sont la mise en pratique de la loi de solidarité et d'appui mutuel qui en est le contraire. Nous démontrerons, enfin, que la société actuelle, loin de favoriser les plus aptes, les mieux doués, ne réserve, au contraire, ses jouissances que pour une classe avachie et épuisée ; que cette pénurie de vivres, sur laquelle ils s'appuient, est un fantôme de leur imagination dont ils se servent pour Justifier leur exploitation, que c'est leur propre organisation qui la crée, afin de mieux courber le travailleur sous leur domination, sachant que celui-ci n'y resterait pas longtemps du jour où il ne serait plus tenu au ventre, où il n'aurait plus à trembler pour l'existence des siens.

Quand même la « lutte pour l'existence » serait-elle entrée, pour une part quelconque dans les facteurs du progrès de l'évolution humaine, il est faux qu'elle seule suffise à l'expliquer ; ce n'est qu'en torturant les faits, qu'on arrive à justifier les prétentions de l'ambition et de la cupidité ; la science et l'histoire s'accordent pour nier cette suprématie que prétendent s'arroger certaines races, certaines classes et certains individus, fussent-ils appuyés sur la Force et sur le Nombre.

La religion commençant à baisser dans la croyance des masses, les bourgeois ont cherché sur quoi ils pourraient bien étayer leur domination. S'ils pouvaient arriver à faire consacrer leur régime par la science, prouver aux travailleurs que leur situation est la conséquence fatale d'un ordre de choses naturel, aussi logique que la loi de gravitation, ou qu'une équation mathématique, cela serait parfait. Aussi, se sont-ils jetés sur la « lutte pour l'existence » qui venait, il leur semblait du moins, apporter cette justification, à leur propre conscience.

« La lutte, » disent-ils, « en forçant les individus à s'ingénier pour trouver leurs moyens de subsistance, leur a fait développer leurs facultés ; la concurrence individuelle les force à tenir ces facultés en éveil, ce qui leur permet de conserver celles nouvellement acquises, mais encore de les élargir, d'en acquérir d'autres encore. La lutte pour l'existence est donc la mère de tous progrès, car elle force les individus et les races à progresser indéfiniment, sous peine d'être éliminés. En faisant disparaître les plus faibles, les moins aptes, les moins doués, elle déblaie, au surplus, le chemin pour les plus intelligents ! »

Et, toujours d'après eux, il doit continuer d'en être ainsi ; « car si les individus se trouvaient placés dans un état social où la satisfaction de tous leurs besoins serait librement assurée, où ils seraient tous égaux, où personne n'aurait à obéir, personne à commander, où chacun ne produirait qu'à sa volonté, il n'y aurait plus d'émulation, plus d'initiative ; une société pareille ne pourrait que déchoir, retomber en barbarie, au désordre, à la suprématie de la force brutale ! »

Pour combattre ces assertions nous n'avons qu'à citer les bourgeois eux-mêmes :